

Médée : légende du Caucase ou du Québec

André-G. Bourassa

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourassa, A.-G. (1986). Médée : légende du Caucase ou du Québec. *Lettres québécoises*, (44), 50–50.



par André-G. Bourassa

Médée: légende du Caucase ou du Québec?

Le pays des Mèdes, glacé par les hivers
Euripide, Les Bacchantes.

La Médée d'Euripide de Marie Cardinal, Montréal, vlb éditeur, 1986, 128 p., 10,95\$.

La traduction d'un texte, tout comme sa mise en scène ou sa réalisation à la radio, en constituent à la fois une lecture et une appropriation. Mettre en scène, réaliser et traduire, c'est essentiellement interpréter, et Marie Cardinal, dans le cas qui nous concerne, ne s'en cache pas. Dans un long avant-propos et dans une entrevue avec Hélène Pednault qui sert de postface au livre, la traductrice explique de façon très claire ses positions là-dessus. Sur l'interprétation, du moins, soulignant le caractère méditerranéen des premières pièces d'Euripide et se reconnaissant des parentés d'immigrante avec le personnage principal.

Sur l'appropriation, c'est autre chose. D'une part, la *Médée* de Marie Cardinal est une pièce québécoise: tel jeu de mots, telle épithète accolée à un nom inconnu, tiennent compte de la réalité québécoise. Même le féminisme trouve son compte, la force du personnage de Médée (comme celui d'Agavé, dans *les Bacchantes*) apparaissant beaucoup trop grande pour qu'on réduise les idéologies d'Euripide lui-même à certaines répliques misogynes de personnages comme Jason ou Égée. Il y a des personnages misogynes; la pièce ne l'est pas. L'action se déroule toujours en Grèce, mais la pièce est désormais québécoise.

Entendons-nous. Tout comme je considère que la langue française n'appartient plus à la France, je considère que la légende de Médée n'appartient plus à la Grèce. Et que la tragédie n'appartient plus aux hommes (aux «mâles», s'entend, qui dans bien des pays étaient les seuls à pouvoir jouer; ce qui accentuait le côté misogyne de certaines répliques).



Ce qui ne veut pas dire que je suis d'accord en tous points avec la traduction. Je ne prétendrai pas qu'un lointain certificat de grec me permette de passer derrière Jean-Pierre Ronfard qui a collaboré à l'oeuvre, mais il y a par moments de ces hésitations entre les termes de rois, de princes et de seigneurs, par exemple, qui, malgré un avertissement de l'auteur, rendent assez opaque une lecture politique du texte.

Mais c'est bien ma seule réserve, car il y a une lecture mythocritique que la traduction rend tout à fait possible, même si l'avant-propos et la postface n'en parlent pas. C'est celle de Médée mythe solaire: un héros fils d'Éole, couvert d'une peau de panthère, chargé de rapporter la toison d'or d'un bélier qui était gardé par un dragon et avait pris la voie des airs en Colchide, aux pieds du Caucase. Une petite-fille du soleil qui protège le héros des brûlures des taureaux et dragons et l'aide à rapporter la toison d'or de son pays nordique vers le sud, du côté de la Méditerranée. Les opposants sont calcinés par la

couronne d'or; le voile de soleil de la mariée tue les fils qu'elle a eus du héros, mais elle donne naissance à un autre fils dont les Mèdes tirent leur nom. Et le cycle de la lumière et de la nuit, de la vie et de la mort, va recommencer.

On voit qu'Euripide, qui a écrit ses dernières pièces en Macédoine et pour un théâtre macédonien, peut être considéré comme ayant déjà, dès *Médée*, une vision nordique des choses. Cela peut expliquer qu'il ait décidé de finir ses jours à la cour d'Archélaos, à Édessa. Ma lecture semble donc différer un peu de celle de Marie Cardinal qui, elle, insiste beaucoup sur la Méditerranée. Mais c'est ce que j'appelle interpréter et s'approprier un texte: il est difficile de s'expliquer pourquoi on voit les choses du nord ou du sud. C'est sans doute parce que nous éclairons un peu beaucoup les choses avec la lumière de notre enfance. L'essentiel, c'est que le texte soit maintenant d'ici, quelles que soient les sources plus ou moins conscientes de l'interprétation.

La littérature québécoise considère désormais comme siens les récits des explorateurs français du début de la colonie, comme en témoignent les dernières anthologies de Pierre de Grandpré et de Gilles Marcotte. Il est heureux que nous puissions désormais considérer comme nôtres certains classiques qui n'auraient jamais dû nous paraître étrangers. Le féminisme est un humanisme, nous dit Marie Cardinal. La mise en scène et la traduction de pièces de théâtre aussi peuvent faire en sorte que rien d'humain ne nous soit étranger (pour paraphraser le dramaturge Plaute). Il y avait eu un *Cyclope* de Jean-Pierre Ronfard et une *Médée* de Marthe Mercure. Il y a dorénavant la *Médée* de Marie Cardinal. □